

# Le microcosme et la rue

Par **Jean-Claude SOULÉRY**

La Dépêche du Midi | 02 avril 2006

**C'est le retour de Jack l'Embrouille. Fini, le père de la nation. Rangées la sagesse républicaine, les valeurs fondamentales, on fera du social une autre fois.**

Jacques Chirac est redevenu le politicien malin, le moulin à combines. Nous avait-on rabâché la glorieuse rengaine du gendarme: " la loi, c'est la loi ". Nul n'était censé l'ignorer. Et voilà que notre homme a réussi le plus fantastique tour de prestidigitatation législatif de notre histoire, un peu comme ces bonimenteurs avec leurs trois gobelets qui font disparaître et réapparaître une pièce de cent sous. La fameuse loi, je la promulgue et aussitôt je la suspends; elle existe mais elle n'existe pas; regardez bien, Mesdames et mes chers concitoyens, c'est la loi et en même temps pschitt ! elle est inscrite dans les textes mais je la glisse sous un gobelet. Un jour j'ai des verres de contact, hop! le lendemain j'enfile mes lunettes en écailles. Sérénité, rigueur, sang-froid, méthode. Foutaises! Bel exemple pour les générations montantes.

Seulement, la ficelle paraît désormais un peu grosse - elle serait même plutôt effilochée. Ce double jeu d'un Président qui est tout de même le

garant de la légalité pourrait prêter à sourire s'il n'illustrait pas la grave décomposition du pouvoir politique et, en conséquence, de ce que représente la politique. Car, au-delà du contrat première embauche, la crise, qui couve depuis longtemps, témoigne d'une dérive plus inquiétante : celle des rapports entre le peuple d'une part et d'autre part le pouvoir, ses hommes, ses institutions, ses messages. A l'heure où la notion de démocratie devient toujours plus exigeante, nous constatons que le fameux microcosme, ce petit univers qui réduit le monde au périmètre de ses palais sécurisés, n'a jamais été aussi satisfait de lui-même, que l'élite au pouvoir n'en finit pas de se féliciter devant la glace, sûre et certaine de se reproduire dans les salons de la République en se gavant de beaux discours et petits fours - excellents d'ailleurs, les petits fours, reprenez-en cher ami, c'est toujours ça que le peuple n'aura pas ! Et fermez les fenêtres, j'entends des slogans désobligeants qui montent de la rue.

**Un homme qu'on croyait de conviction, encore récemment gaullien, lyrique et flamboyant, est devenu l'archétype d'un tel microcosme, il s'appelle de Villepin,**

il est Premier ministre, il a l'ambition de viser plus haut. Ses paroles, disait-on, nous changeaient de la verbigération des technocrates, même leur enflure nous séduisait. Certains, assurément, allaient voter pour lui. C'était la classe! Et voilà qu'en un mois, c'est la lutte des classes qui défile sous ses fenêtres. A la course de fond qu'impose la politique, il n'oppose que son cursus. Et c'est toujours un peu court. Ce qui lui manque est, en politique, essentiel. ça s'appelle le terrain. Villepin n'est pas un élu, il ignore tout de la rugosité des campagnes, des mots crus qu'on entend, de la bataille gagnée d'une lointaine cantonale, il ignore surtout les soirs de défaite, l'échec, cette constatation terrible qu'en démocratie personne n'est irremplaçable - pas même lui, mais il ne le sait pas. Car ses contacts avec le peuple de France ont l'apparence surfaite des choses trop apprêtées: le peuple, il l'approche à l'abri des cortèges, de la police, des experts et des conseillers en communication - cachons surtout cette réalité que le Premier ministre ne saurait voir.



*Le pouvoir s'épuise à courir en rond.*

*Le Président choisit un tour de passe-passe qui, en définitive ne trompe personne.*

Bien entendu, la politique nous a appris que rien n'était définitivement figé, que les bons comme les mauvais sondages pouvaient se renverser. Mais la crise majeure qui jette des millions de Français dans la rue - comme elle en poussa bien davantage à se coaliser pour le "non" à la constitution européenne -, cette crise de confiance n'a, elle, rien de précaire. "L'autisme" du pouvoir est vécu comme une arrogance, un mépris, avec d'autant plus d'acuité que la réduction du mandat présidentiel à cinq ans entraîne une compétition quasi-permanente - on ne se fait plus de cadeau, on ne vit plus de patience. Les hommes (à l'image des institutions) en paraissent épuisés, malgré la communication qui entoure parfois leur jogging hebdomadaire. Ils semblent se satisfaire de courir en rond, en vérité ils sont à bout de souffle.

**Jean-Claude SOULÉRY**

La Dépêche du Midi | 02 avril 2006